

# Rezensionen = Comptes rendu

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **51 (1957)**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## REZENSIONEN – COMPTES RENDUS

**Grabmann Martin : Mittelalterliches Geistesleben.** Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik. Bd. III, hrg. von L. Ott. 479 S. Verlag Max Hueber, München, 1956.

Als Einführung dient eine kleine Autobiographie Grabmann, die den Schlüssel zu dessen Studien gibt (S. 1-9). Noch einige Jahre nach dem 1949 erfolgten Tode des Verfassers kamen verschiedene Arbeiten heraus, wie die umfassende Bibliographie dieses Gelehrten dertut (S. 10-35). Darauf folgen nicht weniger als 20 Aufsätze, die zwar alle schon gedruckt waren, aber an oft recht entlegenen Orten wie z. B. in spanischen oder englischen Zeitschriften oder in internationalen Jahrbüchern. Dabei ist zu beachten, daß der Herausgeber Ludwig Ott, Professor in Eichstätt, nicht einfach die Arbeiten tale quale übernahm, sondern wie sie Grabmann noch selbst nach dem Druck überarbeitet und erweitert hatte. Noch mehr, Ott ergänzte die Ausführungen Grabmanns, soweit sie heute überholt erscheinen, durch besondere Hinweise. Diese Erweiterungen sind aber als solche deutlich gemacht, sodaß die Verantwortlichkeit des Verfassers und des Herausgebers reinlich geschieden bleibt. Von den abgedruckten Aufsätzen sind einige für den Historiker besonders wichtig und zwar umso mehr, als Grabmann meist den ganzen Fragenkomplex darlegte. In der Arbeit über Wilhelm von Dancaster streift er das Problem, inwieweit das 12./13. Jh. auch in philosophisch-theologischer Beziehung als Renaissance bezeichnet werden kann. Weitausgreifend sind die Forschungen über den « mittelalterlichen Aristotelismus » und über « Aristoteles im 12. Jh. ». Die ergänzende Hand des Herausgebers hat hier am meisten nachgetragen. Allgemeines Interesse dürfen die Ausführungen Grabmanns über « Siger von Brabant und Dante » sowie « Das Aristotelesstudium in Italien zur Zeit Dantes » beanspruchen. Bei der Lektüre dieser Abhandlungen wird erst klar, wie sehr « der Aristotelismus ein Bestand der mittelalterlichen Kultur ist ». Dabei sucht Grabmann stets die ganze Entwicklung im Auge zu behalten, von Boethius über Notker zu Abaelard und Thomas. Mehr die Philologen wird interessieren, was der deutsche Gelehrte über « mittelalterliche Sprachphilosophie und Sprachlogik » entwickelt. Die Ausführungen über zwei Theologen des 15. Jh., über den französischen Dominikaner Johannes Capreolous und den belgischen Weltpriester Johannes Tinctoris sind mehr als nur Biographien. Es handelte sich darum, den Sieg des Thomismus ins helle Licht zu setzen. Am Schlusse des Werkes bietet der Herausgeber eine nähere Inhaltsangabe der abge-

druckten Arbeiten (S. 452-459), die freilich das Sachregister nicht ganz ersetzen kann. Daran schließen sich das Verzeichnis der benutzten Handschriften (S. 460-463) und das Personenregister (S. 464-479) an. Der Verlag beabsichtigt, die beiden ersten Bände des gleichen Werkes, die vergriffen sind, in einer beschränkten Neuauflage nochmals aufzulegen. Dann wird die Bedeutung des ganzen wissenschaftlichen Materials noch klarer in Erscheinung treten.

P. ISO MÜLLER.

**Histoire de l'église** dirigée par J. B. Duroselle et Eugène Jarry. T. XIX. **Les luttes politiques et doctrinales aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles** par E. Préclin et E. Jarry. Paris, Bloud et Gay, 1955 et 1956, 838 pages.

Le tome XIX de l'Histoire de l'Eglise fondée par MM. Fliche et Martin embrasse un siècle et demi : des traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. La matière a été répartie en deux volumes. Le premier est dû presque exclusivement à la plume de M. E. Préclin, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon, auteur de nombreuses études, quelques-unes encore manuscrites, citées au bas des pages.

Son exposé renferme plus de choses que le titre de l'ouvrage pourrait le faire supposer. Les traités de Westphalie, qui ont mis fin à la guerre de Trente ans, « consacrent un certain équilibre des forces politiques et religieuses en Europe, stabilisation qui s'accompagne d'une accalmie dans les luttes interconfessionnelles » (p. 6). Des coalitions protestantes de caractère international s'établissent, « résultat obtenu non par les organisations ecclésiastiques, mais par l'alliance des princes, grâce à la suprématie de l'Etat sur l'Eglise » (p. 5).

Dans le Livre I, qui ne comprend que deux chapitres, sont présentés quinze papes, d'Innocent X à Pie VI, « très différents entre eux, du timide Benoît XIII à l'indomptable Innocent XI, ils furent des pontifes sages, édifiants sinon saints. Souverains temporels, ils ne furent pas à la hauteur de leur tâche et n'ont pas su être les émules des despotes éclairés » (p. 47).

Le livre II, sous le titre : le catholicisme en Europe — 13 chapitres dans le premier volume et 13 également dans le second<sup>1</sup> — passe en revue les différents pays d'Europe : l'Italie, le Portugal, l'Espagne (colonies y comprises) la France, où Louis XIV, adoptant une politique d'intolérance « plus rigoureuse que dans les pays scandinaves et prussiens, à peine moins draconienne qu'en Angleterre » (p. 128) révoque l'édit de Nantes. Un chapitre est consacré à la vie chrétienne : obligation de la résidence pour les évêques, suppression du cumul des bénéfices, création des séminaires, mais avec abandon du principe posé par le concile de Trente, qui voulait voir grouper dans une même maison des enfants de douze ans et des ordinands. L'auteur précise que ces pages concernent surtout la France. Il touche néanmoins également à ce même sujet dans quelques-uns des chapitres

<sup>1</sup> Dont on a oublié de dire qui les a rédigés ; plusieurs tout au moins, qui renvoient en note à des études de E. Préclin, cité, semble-t-il, comme distinct de l'auteur, paraissent être du directeur de la collection.

consacrés aux autres nations : Pays-Bas, Provinces-unies, Scandinavie, Grande-Bretagne et Irlande, Allemagne, cantons helvétiques, Etats d'Autriche (Bohême et la Hongrie inclusivement), Pologne, et il passe enfin aux Eglises orientales : catholiques et schismatiques.

A leur place chronologique sont intercalés les chapitres où l'auteur nous entretient, conformément au titre de l'ouvrage, des controverses doctrinales : le gallicanisme, le quiétisme, l'affaire des rites (traitée par M. Jarry) le jansénisme.

Trois chapitres sont réservés aux ordres religieux : l'évolution de ceux qui sont antérieurs au XVI<sup>e</sup> siècle, la présentation ensuite des congrégations modernes, masculines et féminines, avec de nombreuses pages sur la suppression de la Compagnie de Jésus.

Le chapitre le plus long (120 pages) est celui qui parle des missions, aussi bien en Amérique qu'en Extrême-Orient : « Les données du problème missionnaire apparaissent sous un jour nouveau et les méthodes d'apostolat se révèlent inadaptées » (p. 6). La congrégation de la Propagande entend « régler dans le détail, sans trop savoir si le règlement sera applicable, après quoi elle se plaint de n'être pas obéie. » (p. 542, n. 4). Elle cherche à se libérer du patronat portugais, qui a influencé surtout les jésuites. Si quelquefois, insuffisamment appuyée, elle s'est montrée timide et si elle a commis des erreurs d'appréciation, elle souligne d'autre part l'importance de la formation d'un clergé indigène et réagit contre les tendances nationalistes de certains missionnaires, qui cherchent à européaniser leurs catéchumènes. Il ne faut pas, insiste-t-elle, changer, mais au contraire protéger « les rites, les coutumes et les mœurs de ces pays, pourvu qu'elles ne soient pas très ouvertement contraires à la religion et aux bonnes mœurs » (p. 550). Ces directives ne sont, malheureusement, pas toujours suivies. Il y a opposition entre l'empirisme des jésuites et la logique théoricienne des Français, d'où le fâcheux antagonisme « entre la Compagnie de Jésus et la Société des Missions Etrangères, opposition dont la querelle des Rites sera la manifestation la plus éclatante » (p. 554).

Passant à un tout autre sujet, l'auteur s'occupe de l'irénisme inter-chrétien, c'est-à-dire des contacts qui s'établissent, des négociations et des controverses qui s'engagent entre catholiques et protestants, puis il passe à la lutte contre l'incrédulité, contre la Franc-maçonnerie, et il aborde enfin les derniers conflits d'ordre doctrinal ou disciplinaire : le Fébronianisme, le Joséphisme et les diées émises au synode de Pistoie ainsi que dans les Ponctations d'Ems.

L'auteur ou plutôt les auteurs écrivent d'un style alerte, par endroits un peu haché. Ils n'hésitent pas à créer quelques néologismes, ou à se servir d'expressions peu communes. (Il n'aurait pas été superflu d'expliquer le mot « ératianisme » qui revient souvent dans l'ouvrage). Ils excellent à caractériser d'une simple épithète un personnage : le « timide Bossuet » (p. 158), Bourdaloue, « le plus janséniste des jésuites » (p. 280), Louis XIV, « plus volontaire qu'intelligent » (p. 122) et qui, « sans être animé d'un véritable esprit de charité, crut faire pénitence en persécutant les huguenots, cette fois avec une brutalité accrue » (p. 125).

La littérature est très abondante : 2 pages et demie, en caractères très



fins, sur l'Empire espagnol aux Indes, tout autant sur la Franc-maçonnerie trois sur le jansénisme. On est même tenté de trouver que, parfois, elle l'est trop. Les auteurs semblent n'avoir pas résisté toujours à la satisfaction d'accumuler en note les titres de travaux signalés dans des bulletins bibliographiques, travaux parfois très secondaires, alors que la préférence aurait dû être donnée à d'autres études, plus importantes. Il en résulte que l'exposé est fait par places de considérations un peu disparates, se succédant sans ordre apparent, parce précisément elles ont été introduites à l'occasion d'un ouvrage qu'on se proposait d'indiquer en note.

C'est là une réflexion qui nous vient à l'esprit en feuilletant les 8 pages consacrées aux cantons helvétiques — non pas d'ailleurs aux seuls cantons dont se composait alors la Confédération, mais à la Suisse telle qu'elle existe aujourd'hui. — Il y a dans ces pages l'un ou l'autre oubli et quelques inexactitudes : Parmi les cantons catholiques, manque celui d'Unterwalden, et, parmi les protestants, celui de Bâle, sans parler de ceux qui étaient mixtes. Au nombre des chapitres collégiaux, il fallait mentionner celui de Lucerne. V. Attinger est l'éditeur, et non pas l'auteur du *Dict. de biographie et d'Histoire de la Suisse*. Altenryf est la dénomination allemande de l'abbaye, essentiellement romande, de Hauterive, près de Fribourg. Le jour de prières dont les Réformés ont, les premiers, eu l'idée et qui est devenu commun aux deux confessions à partir de 1796, n'est pas la fête nationale (celle-ci se célèbre le 1<sup>er</sup> août, en souvenir du pacte des trois Waldstaetten de 1291) mais notre journée fédérale d'actions de grâces, fixée actuellement au 3<sup>e</sup> dimanche de septembre. Quelques noms ont été déformés : Scupheim (pour Schüpheim), Nafels (pour Näfels), Diefenhofer (pour Diesenhofen) Gzwick (au lieu de G. Zwick), etc. On ne nous en voudra pas d'avoir signalé ces petites erreurs dans ce chapitre que, pour la première fois dans la collection, on nous fait l'honneur de consacrer à notre pays.

Sur la période de l'Histoire de l'Eglise qui leur a été dévolue et qui n'est pas des plus intéressantes, les auteurs ont fourni, dans ces deux volumes, un énorme travail. Ils ont présenté le sujet dans des cadres en partie renouvelés, prouvant ainsi à quel point ils le possédaient. Ils donnent l'impression de s'être spécialisés dans des questions aussi différentes que, par exemple, le jansénisme (raconté, il le fallait bien, dans tous les détails de sa fastidieuse évolution) et l'expansion missionnaire, qu'il s'agisse des Indes, du Canada (chapitre accompagné de suggestives citations) ou de l'Amérique latine. Les appréciations portées sont franches, objectives, sévères quand il le faut et dépourvues de tout parti pris nationaliste : on a pu s'en rendre compte par les quelques citations reproduites ci-dessus. Notons enfin que, contrairement à ce qui a été fait dans les volumes précédents, l'ouvrage se termine par un copieux index des noms propres et des sujets traités. Des tables générales sont prévues pour le dernier volume de la collection, précaution indispensable pour permettre de trouver, dans les 25 volumes de cette Histoire de l'Eglise, un renseignement dont on aurait besoin. Les auteurs et l'éditeur auront trouvé que, du moment que cet index de l'ensemble se faisait attendre plus qu'on ne le pensait au début, on pouvait commencer par faire une exception en faveur de ce double volume.

L. WAEBER.

**Konstanzer Gerichts- und Rechtsquellen**, herausgegeben vom Stadtarchiv Konstanz. Bd. VII : Vom Richtebrief zum Roten Buch. Die ältere Konstanzer Ratsgesetzgebung, bearbeitet von OTTO FEGER. Kommissionsverlag Jan Thorbecke, Konstanz 1955. 55-194 S. DM 14.50.

Nachdem Otto Feger in früheren Bänden das Rote Buch (Bd. I) und die Statutensammlung des Stadtschreibers Jörg Vögeli (Bd. IV) ediert hat, wendet er sich hier der normengebenden Funktion des Rates von Konstanz zu und bearbeitet er die ältere Konstanzer Ratsgesetzgebung. Eine Einleitung über Entwicklung und Tendenzen der älteren Ratsgesetzgebung von Konstanz erhöht den Wert des Bandes, während ein sorgfältiges Personen- und Ortsregister wertvolle Hinweise gibt. Im Sachregister würde man gerne einzelne genauere Worterklärungen annehmen ; nicht jeder Leser wird wissen, was z. B. blaetsch, frumen, husrochi, kugelan, lidrin, lussmer, maiden, nottel, pfragener usw. heißt.

Feger führt zuerst in 404 Nummern Ratssatzungen aus den Jahren 1351-1437 auf. Dann folgt der seit kurzem wieder aufgefundene Codex Sachs (vgl. dazu K. S. BADER in Zschr. d. Savigny-Stiftung f. Rechtsgesch., germ. Abt. 1954, S. 382 ff.), das Buch, aus dem bei der jährlichen Verteidigung der Bürgerschaft jene Satzungen, welche die Bürger beschwören sollten, vorgelesen wurden. Da der Codex Sachs der Vorläufer des Roten Buches ist, konnte der Herausgeber verschiedentlich auf dessen Edition (Konstanzer Gerichts- und Rechtsquellen, Bd. I) verweisen.

In der Konstanzer Ratsgesetzgebung spiegelt sich die politische und verfassungsrechtliche Entwicklung einer Stadt des südwestdeutschen Raumes wieder. Die Ratstätigkeit in Konstanz steht in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts im Banne bischöflicher Stadtherrschaft, aus der sie sich zu Beginn des folgenden Jahrhunderts unter Führung des patrizischen Rates löst. Den Patriziern erwächst bald in den Zünften ein ständig ansteigender Gegendruck, der 1370 zur Mitwirkung und später zum Übergewicht der Zünfte im Rate führt. Es entwickelt sich eine umfassende Gesetzgebung die mit dem Sturz der Zunft Herrschaft und der patrizischen Restauration in Inhalt und Form umgestaltet wird.

Das « Privatrecht » erfährt in der Konstanzer Ratsgesetzgebung, abgesehen von einigen erbrechtlichen (S. 17 f., 97, 130) und güterrechtlichen Bestimmungen (S. 2, 4, 137), nur eine geringe Behandlung. Umfangreicher ist das Prozeßrecht mit Verfahrensgrundsätzen vor dem Land-, Ammanns- und Siebnergericht (S. 144, 122, 174 usw.) und speziellen Weisungen für Forderungsklagen (S. 135). Daneben erscheinen einzelne betriebsrechtliche Bestimmungen (S. 29, 137). Die strafrechtlichen Ordnungen zeigen keine Absonderlichkeiten, sondern fügen sich ins allgemeine Friedensrecht ein. Von der Totschlagstrafe und der Strafe für Körperverletzung und Hausfriedensbruch umfassen sie die wichtigsten Friedbrüche (S. 132 f.). Einen politischen Charakter dürfte das Wuchergesetz vom 18. April 1383 mit seinen Strafandrohungen haben (S. 24 f.). Es handelt sich um ein Gesetz, das offensichtlich gegen die Patrizier gerichtet ist und mit dem Sturz der Zünfte und der patrizischen Restauration in die neuen Satzungsbücher

nicht mehr aufgenommen wird. Zahlreich sind die Spielverbote. Daß auch die verschiedenen Artikel über die Gewerbeordnung, Feuer-, Flur-, Sittenpolizei usw. ohne Androhung strafrechtlicher Folgen nicht auskommen, versteht sich. Ebenso daß für die Stadtverwaltung auch armenrechtliche und Bestimmungen gegen das Bettelunwesen von Nöten sind (S. 62). Einen verhältnismäßig breiten Raum nimmt das Recht der Juden ein. Vom Juden- und der Judensteuer (S. 2, 5), dem Schirmbrief (S. 5) und der Beschränkung ihrer Tätigkeit (S. 24 f., 74, 103) bis zum Verbot der Judenbeherbergung (S. 90) und ihrer Ausweisung (S. 108 f., 114) treffen wir die verschiedenen Züge des Judenrechts deutscher Städte (vgl. dazu neuerdings G. KISCH, Forschungen zur Rechts- und Sozialgeschichte der Juden in Deutschland während des Mittelalters, Zürich 1955).

Viele dieser Erlasse bieten der rechtlichen Volkskunde und damit der Rechtssoziologie willkommene Auswertungsmöglichkeiten (vgl. dazu jetzt K. S. BADER, Zur rechtshistorischen Quellenlehre, Zeitschr. f. schw. Recht, NF, Bd. 73, S. 266 f.). Der kirchengeschichtlich Interessierte wird vor allem auch die Bemühungen des Rates in den Jahren 1414/15 für die Ordnung und Durchführung des Konzils beachten (S. 76-82). Aufmerksamkeit verdienen auch die Bestimmungen über Verkauf und Verpfändung von Kirchenstühlen (S. 41), die Kirchenpflege des Rates (S. 21 f., 26) und dgl.

So erschließt dieser Band der Forschung eine Fülle interessanter Materials und bietet wertvolle Vergleichsmöglichkeiten. Der Dank des Benützers ist dem Herausgeber gewiß.

LOUIS CARLEN.

**P. Rudolf Henggeler O. S. B. : Die kirchlichen Bruderschaften und Zünfte der Innerschweiz. Einsiedeln o. J. 285 S.**

In seiner beachtenswerten Übersicht über den « Strukturwandel der Bruderschaften » (Weltkonzil von Trient I 406 ff.) bemerkt G. Schreiber : « Die Geschichte der Bruderschaften bezeichnet einen Forschungsbereich, der noch stark vernachlässigt ist. » Trotz gewichtigen neueren Monographien fehlt es « noch an großen zusammenfassenden Darstellungen ». Wie bedeutsam dafür eine gründliche, umfassende Bestandesaufnahme auf engerem kirchlichem Gebiet ist, dürfte die vorliegende Arbeit über « die kirchlichen Bruderschaften und Zünfte der Innerschweiz » erweisen. Sie ist nicht nur eine bloße statistische Aufzählung der noch vorhandenen Bruderschaften. Der Verfasser gibt einleitend einige klärende Hinweise auf die Entstehung der Bruderschaften, ihre zeitbedingte Entfaltung, auf den Bedeutungswandel des Begriffs, auf die Organisation der Bruderschaften, die Bedeutung der Ablässe, auf Besonderheiten der kirchlich errichteten Bruderschaften und die Sitte der Innerschweiz, auch Verstorbene in die Bruderschaft aufzunehmen. Schließlich schlägt Henggeler auch eine Einteilung vor, um den gestaltreichen Stoff zu gliedern : er unterscheidet rein religiöse und gemischte Bruderschaften. In der Darstellung der einzelnen Bruderschaften greift H. auf die entscheidenden Daten ihrer Entstehung, Umbildung und Erneuerung zurück und lokalisiert dann ihre Einführung in der Innerschweiz. Hinter den nüchternen Zahlen und Notizen steckt eine immense Kleinarbeit. Der Verfasser hat « nach Möglichkeit alle

Pfarreien persönlich besucht und in betreffenden Archiven Umschau gehalten ». In den allgemeineschichtlichen Einführungen zu den einzelnen Bruderschaften vermißt man den lebendigen Bezug zu den Zeitformen der Volksfrömmigkeit. So schreibt Henggeler einleitend zur « Bruderschaft zu Ehren der hhl. Dreifaltigkeit » : « Bruderschaften in der Ehre der hhl. Dreifaltigkeit sind selten. Das hängt schon psychologisch gesehen damit zusammen, daß der Inhalt dieses Geheimnisses für das Volksempfinden zu abstrakt ist. Wenn solche dennoch errichtet wurden, so beziehen sie sich mehr auf die Äußerung der hhl. Dreifaltigkeit nach außen in der Heilsgeschichte » (S. 18). Hält man dem gegenüber, was G. Schreiber in dem schon erwähnten Beitrag zu berichten weiß, daß « in der tridentinischen Erneuerungsbewegung das *Mysterium* in Titelgebung und Kult stärker hervortritt » und in dieser Zeit « die Dreifaltigkeitsbruderschaften mächtig herauswachsen », dann muten uns die Worte Henggelers wie eine dürftige Randglosse an. Daß für die « Namen Jesu-Bruderschaft » die mächtige Verehrungswelle des 15. Jahrhunderts, die vor allem von den großen Predigern des Franziskanerordens getragen wurde, mit keinem Hinweis bedacht wird, ist wohl kaum zu rechtfertigen. Die neuen Antriebe, welche die Sakramentsbruderschaften von Trient her erfahren haben, hätten eine deutliche Erwähnung verdient. G. Schreiber bemerkt dazu : « Die Sakramentsbruderschaften rücken an Zahl und Bedeutung ganz nach vorn. Sie geben dem Antlaßtag (festum SS. Corporis Christi) und den an diesem Fest gehaltenen Prozessionen sowie den Donnerstagsumgängen weiterhin das Gepräge. Die neuen Andachten des Vierzigstündigen und Ewigen Gebetes werden von diesen Vereinigungen besonders getragen. Die Laienfrömmigkeit wird stark eucharistisch beeinflusst » (Weltkonzil von Trient I 409). Begrüßenswert ist es, daß H. am Schluß ein Verzeichnis der Bruderschaften nach Kantonen und Gemeinden anfügt. Darf man dazu den Wunsch äußern, es möchte eine Tabelle abgeschlossen werden, welche die Dichte der einzelnen Bruderschaften in Verbreitung und Zeitabschnitten übersichtlich darstellte? Neben der praktischen Bedeutung würde der wissenschaftliche Wert einer solchen Arbeit gewiß erhöht. Damit soll das große Verdienst des Verfassers, das er sich mit seiner mühevollen und gründlichen Leistung um die Kirchengeschichte der Innerschweiz erworben hat, keineswegs gemindert werden.

THEOPHIL GRAF.

**Georges Bavaud : La dispute de Lausanne (1536).** Une étape de l'évolution doctrinale des Réformateurs romands. Fribourg 1956. xvi + 212 p. Fr. 14.50.

Les Actes de la dispute de Lausanne, publiés par M. Arthur Piaget (cf. cette Revue, 1928, p. 314) n'avaient jamais été examinés systématiquement dans leur ensemble par un théologien catholique. C'est cette étude qu'a entreprise M. Bavaud, professeur au Grand Séminaire de Fribourg.

Après avoir décrit brièvement le but de la dispute, ses caractères, les personnages qui y prirent part, et rappelé ce qu'ont été les joutes théologiques à l'époque patristique, au moyen âge et au XVI<sup>e</sup> siècle, M. Bavaud



se pose la question de la valeur des Actes du colloque de Lausanne. On sait qu'ils n'ont paru qu'une dizaine d'années après 1536 et l'on s'est demandé si Viret, qui les a rédigés, n'y avait pas introduit certains développements, conformes à ses propres idées, dans l'état où celles-ci étaient parvenues à cette date. Comme M. Piaget, M. Bavaud estime que les Actes reproduisent fidèlement les débats et il propose quelques arguments de critique interne à l'appui de son affirmation.

Cherchant à découvrir les sources des dix conclusions qui sont comme l'armature de la dispute, il les trouve, du moins en partie, dans la Première Confession helvétique, proclamée, au début de 1536, par les cantons réformés. Il étudie alors — c'est la partie principale de son étude — la doctrine de la dispute sur la règle de foi, la justification, l'Eucharistie, comme sacrement et comme sacrifice, le culte des saints et de leurs images, le pouvoir des clefs, l'Eglise, ses rapports avec l'Etat, le mariage et le célibat.

Dans une troisième partie, M. Bavaud décrit l'influence de Lefèvre d'Étaples sur Farel et examine certains aspects de la théologie de Calvin. Farel, caractère violent et outrancier, est devenu protestant parce qu'il a durci, tout en essayant de les conserver en partie, les vues plus nuancées de Lefèvre, son maître. Il y a ajouté certaines idées de Luther qu'il avait puisées, en 1523, à Bâle auprès d'Oecolampade et partiellement aussi à Zurich, l'année suivante, auprès de Zwingli. Calvin lui-même a été influencé par les doctrines qui se manifestent dans la dispute de Lausanne. Si le calvinisme renferme des thèses contradictoires, il n'en faut pas chercher ailleurs la cause que dans « l'union réalisée, par Farel et ses amis, de deux théologies opposées, celle de Lefèvre et celle de Luther » (p. 206). On peut dire que la prédication de Farel et de Viret a « ouvert au Réformateur de Genève le chemin de notre pays » (p. 3) et que l'étude de la dispute de Lausanne constitue une bonne préparation à la lecture de *l'Institution chrétienne*.

M. Bavaud, sans développer outre mesure son exposé, a su extraire des procès-verbaux, souvent monotones, du colloque de Lausanne, les boutades, les habiletés oratoires, les attaques et les répliques qui caractérisent les personnages en présence. Il le fait toujours avec calme, d'un ton qui n'a rien de l'acrimonie des controverses d'autrefois. Il lui arrive même de rectifier certains reproches faits jadis par les catholiques aux protestants. Son exposé se lit avec aisance et il a su trouver d'heureux raccourcis pour formuler en quelques mots les liens — dépendances ou aussi divergences — qui rapprochent ou éloignent les uns des autres les Réformateurs de notre pays.

L. WAEBER.

**Georg Schurhammer : Franz Xaver.** Sein Leben und seine Zeit. Erster Band : Europa 1506-1541. Herder, 1955, xxxii-744 S. Geb. in Leinen Fr. 54.70.

Le P. Schurhammer, membre de l'Institut historique de la Compagnie de Jésus à Rome, avait décidé, en 1910, de faire paraître une biographie exhaustive de saint François Xavier. Il publia, en 1925, une vie populaire

du saint, puis, en 1944-1945, en collaboration avec le P. Wicki, le texte critique des lettres du grand missionnaire. Il précise aujourd'hui que l'entreprise projetée comprendra quatre volumes : deux consacrés à la vie du saint, et deux autres à ses écrits, ses miracles, le culte dont il a été l'objet. Il nous donne, pour commencer, le premier volume de la biographie de François, jusqu'au moment où celui-ci, en 1541, quitte définitivement l'Europe.

L'auteur a tout fait pour se documenter. Il est allé, à deux reprises, passer un certain nombre d'années en Inde orientale, et on a l'impression, tellement sont précises les descriptions des paysages rencontrés, qu'il s'est astreint à faire personnellement l'itinéraire de tous les déplacements de son héros.

Ainsi qu'il était inévitable, certains chapitres ne se bornent pas à nous entretenir de François, mais parlent tout autant et même beaucoup plus de saint Ignace et de ses compagnons : la vie, la jeunesse du moins de chacun d'eux, leurs études à Paris jusqu'à la fameuse journée de Montmartre du 15 août 1534, leur voyage à Venise, pour aller retrouver leur maître, puis à Rome, où Ignace les rejoint, la fondation proprement dite de la compagnie et l'élaboration de ses constitutions. Il y a en conséquence de nombreuses pages où le nom de François ne revient qu'incidemment, de loin en loin.

Dans d'autres, il n'apparaît pas du tout. L'auteur non seulement n'évite pas les à-côtés qui se trouvent sur son chemin, mais paraît parfois presque les rechercher. C'est ainsi que, vers le début, il consacre une cinquantaine de pages à l'université de Paris, aux dangers qu'elle courut au moment de la Réforme, à l'attitude d'Erasme (jugé sévèrement). Il raconte les usages et décrit les costumes des habitants des pays traversés par nos compagnons ; il rappelle les souvenirs historiques se rattachant aux localités dans lesquelles ils passent ainsi que les monuments dont elles se glorifient ; il va jusqu'à dépeindre les tableaux que possède un château ayant, à l'occasion, donné asile à notre saint et à faire l'histoire de la famille du propriétaire. Le tout, même s'il s'agit de questions ne rentrant pas dans son sujet, justifié par de nombreuses notes (plusieurs parfois pour une seule ligne). On reste confondu devant tout ce que ces précisions supposent de recherches et de lectures. La bibliographie à elle seule comprend 16 pages en caractères serrés. La vie de saint François que nous donne le P. Schurhammer est plus qu'exhaustive. Tout ce qu'il apporte contribue sans doute à caractériser un milieu et une époque, mais on est obligé de convenir qu'il a exagéré.

Il est presque superflu d'ajouter que rien n'est avancé à la légère. Chaque détail est solidement charpenté. L'auteur est au surplus d'une rigoureuse objectivité. Il n'hésite pas, pour prendre deux exemples, à énumérer les exécutions d'hérétiques qui ont eu lieu à Paris dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, ou à raconter les persécutions dont ont été l'objet, en Portugal, les Juifs dont la conversion ne semblait pas suffisamment sûre et dont François, attendant son départ pour les Indes, se trouva être le confesseur.

Signalons pour terminer un point qui concerne la Suisse. Le P. Schurhammer, reprenant (p. 275 à 278 et 279, n. 4) pour la modifier, l'hypothèse qu'il avait émise naguère dans la *Schweiz. Rundschau* XVII (1916-1917), p. 16-55, estime que François et ses amis, lors de leur voyage à Venise, ont passé par Bâle, Rheinfelden, Frick, Brugg, Baden, Kaiserstuhl, Winterthur,



Frauenfeld, Pfyn, Weinfeld, Constance et la rive droite du lac (contrairement au trajet qu'avait suivi saint Bernard qui, lui, en cinq jours à l'aller et autant au retour, aurait été de Bâle à Constance par Rheinfeld, Säkingen et Schaffhouse, et serait revenu par Winterthur, Zurich, Birmenstorf, Frick et Rheinfeld). Dans une localité du canton de Zurich, lors de leur passage, on célébrait bruyamment le mariage du pasteur. A Weinfeld, un ancien curé, gagné à la Réforme, ouvrit une discussion avec nos voyageurs, les « magistri de Paris », ainsi qu'on les appelait, et voulut les inviter pour leur faire voir ses livres et ses enfants (*libros et liberos*); ils refusèrent de s'asseoir à la même table et le tout se termina par une discussion assez vive. Nos Jésuites, qui voyageaient en soutane, leur Rosaire pendu au cou, eurent inversement la consolation de recevoir de touchantes marques de sympathie de la part de braves personnes qui reconnaissaient en eux des adeptes de la foi catholique qu'elles n'avaient abandonnée qu'à contre-cœur : pieuses et mutuelles démonstrations qui remplaçaient — car nos compagnons ne savaient pas un mot d'allemand — les demandes des uns et les exhortations des autres.

L. WAEBER.

**Beckmann Johannes, S. M. B. : Die katholischen Schweizermissionen in Vergangenheit und Gegenwart.** S.-A. aus : *Studia Missionalia*. Vol. IX. Coll. n. 69-72, p. 127-171. Romae apud aedes Pontif. Universitatis Gregorianae 1956.

Es ist überaus verdienstlich, daß der gegenwärtig wohl beste Kenner des Schweizer. Missionswesens, Prof. J. Beckmann in Schöneck, einen gedrängten Überblick über den frühern und den heutigen Anteil unseres Landes am Missionswerk unserer katholischen Kirche gibt. Ein erster Abschnitt über das 16.-18. Jh. zeigt, daß nur vereinzelt Ordensangehörige sich dem Dienst der Heidenbekehrung widmeten, unter ihnen vor allem 45 Jesuiten aus den verhältnismäßig doch zahlreichen Niederlassungen des Ordens. Dazu kam die Rußlandmission der Schweizer Kapuzinerprovinz, die auf Ersuchen Peters des Großen für die Seelsorge der lateinischen Christen seines Reiches 15 Patres aussandte, die aber dem Druck der politischen Schwierigkeiten nach wenigen Jahrzehnten weichen mußten. Zur Erklärung der geringen Anteilnahme unserer Schweizer an der ausländischen Mission dürfte indes bemerkt werden, daß bei uns zu dieser Zeit durch die Gegenreformation so viele Kräfte für eine Art « Inländischer Mission » beansprucht wurden — man denke etwa an den Wiederaufstieg der alten Orden oder an die Tätigkeit der Luzerner Geistlichen im Wallis —, daß die Probleme der Weltmission demgegenüber zurücktreten mußten.

Das 19. Jh. dagegen brachte auch bei uns eine merklich stärkere Beteiligung am Missionswerk der Kirche, trotz der Aufhebung der Jesuiten und der Abschließung des Fernen Ostens vom christlichen Westen. Im Auftrag der Propaganda zogen 1833 unter Führung des P. Ignaz Storck O. S. B. von Mariastein einige Weltpriester nach Ostasien. Zahlreicher wurden die Schweizermissionäre, als die großen Missionsvereine für die Idee der Glaubensverbreitung zu werben begannen. Die Bischöfe setzten sich für das Werk ein; die Kapuziner gingen nach Amerika und Indien; die Benediktiner grün-

deten ihre Klöster in der neuen Welt der USA ; 1855 übernahmen Schweizer-Jesuiten in Indien ihre Puna-Mission, der sie über 100 Jahre treu blieben.

Eine entscheidende Wendung erfuhr das Schweizer. Missionswesen im 20. Jh. mit der Gründung eigener Unternehmungen. Einen ersten Anfang machten noch an der Schwelle des Jh. die Schwesternkongregationen von Menzingen und Ingenbohl in Süd-Afrika und Indien. Ihnen folgten nach dem ersten Weltkrieg die Schweizer-Kapuzinerprovinz und die Benediktiner von S. Ottilien-Uznach in Afrika. Aus der 1895 begründeten Apost. Schule Bethlehem erwuchs 1921 die Schweiz. Missionsgesellschaft Immensee. Auch die Patres von La Salette und von der Hl. Familie wirken neuestens in eigenen Schweizer-Missionsgebieten, während seit der ersten Nachkriegszeit eine Menge ausländischer Gesellschaften von unserm Lande aus für die Glaubensverbreitung arbeiten, nicht zu vergessen die rund 200 Schweizerinnen, die sich zumeist im Ordensgewand als willkommene Hilfskräfte einsetzen. In der Heimat werden sie alle unterstützt durch ein gut organisiertes Vereinswesen für die Allgemeinheit, wie für besondere Stände und Bedürfnisse, durch eine Unmenge von Missionszeitschriften, durch eigene Missionschulen und selbst einen Lehrstuhl für Missionswissenschaften in Fribourg. Mit Recht kann Beckmann feststellen, daß die Schweiz mit ihren 1 800 000 Katholiken einen beachtenswerten Beitrag zum Aufbau der Kirche in den einzelnen Ländern leistet.

P. GALL HEER.

**Katholisches Missionsjahrbuch der Schweiz.** 23. Jahrgang. Freiburg, Selbstverlag des Schweiz. Katholischen Akademischen Missionsbundes 1956. 96 S.

Hatten die letzten Jahrgänge des Missionsjahrbuches der Reihe nach die bedeutendsten überseeischen Missionsländer in Asien, Afrika und Südamerika behandelt und galt das letzte Heft zur Hauptsache dem großen Werk der « Mesis », so will das neue Jahrbuch nicht so sehr das Wissen um die Missionen fördern, sondern zur praktischen Tat anregen. Damit scheint der unmittelbare Ertrag für die Kirchengeschichte zum vorneherein gering zu sein. Aber der historisch interessierte Leser kommt trotzdem auf seine Rechnung ; denn die meisten Aufsätze kommen irgendwie auf die Lehren der Geschichte zu sprechen. So der Redaktor, P. Walbert Bühlmann, mit seiner Auswertung der « Mesis », zumal mit der Forderung des Öffentlichkeitsrechts der Missionen ; so Prof. Beckmann mit seiner Frage, warum es zum Zusammenbruch der Missionen in China, Korea und Vietnam kam, auf die auch die Geschichte ihre gewichtige Antwort gibt ; ähnlich die Aufsätze von Dr. Späni : Europa-Missionsland ? und vom bekannten Steyler P. A. Freitag über Natur-, Kultur- und Gnadenstand und ihre Bedeutung für die Missionstätigkeit. Ganz aus der Geschichte schöpft P. Laurenz Kilger seine « Alte Schlager gegen die Missionen », und die Zusammenstellung von Walter Heim : « Mesis im Spiegel der Presse » wird binnen kurzem Quellenwert erhalten. Das Gleiche gilt für die Chronik über unsere schweiz. Missionsbestrebungen, für die kurzen Nachrufe auf verdiente Verstorbene und nicht zuletzt die Bibliographie, ohne die eine sachgemäße Orientierung über unsere Schweizer-Missionen kaum zu denken wäre.

P. GALL HEER.

## HINWEISE

1. *Quellen.* Die Edition der drei Urkundenbücher, die in Lieferungen erscheinen und über die wir s. Zt. an dieser Stelle berichteten (vgl. 1954, 187-193), ist in der Zwischenzeit weiter gefördert worden. Der erste Band des *Bündner Urkundenbuch* ist 1955 und 1956 mit der 8. und 9. Lieferung abgeschlossen worden. Die 8. Lieferung bringt den Schluß des Personen- und Ortsregisters und das in diesem Fall besonders wichtige und z. T. recht schwierige Wort- und Sachregister, das den Reichtum an urkundlichen Belegen zu bedeutsamen kirchlichen Institutionen und Rechtsbräuchen erst recht erschließt. Es war angesichts der singulären sprachgeschichtlichen Bedeutung des rätischen Raumes durchaus angebracht, daß ein Romanist, Dr. H. Schmid in Zürich, zur Mitarbeit herangezogen wurde. Die rätische Provenienz der Begriffe ist von jener aus Privaturkunden des italienischen Sprachgebietes genau auseinandergehalten. Aus den Verzeichnissen und Stammtafeln heben wir namentlich die auf neueren Forschungen beruhenden Listen der Bischöfe von Chur bis 1200, der Äbte von Disentis und Pfäfers und die der Viktoriden hervor. Die Konkordanztabelle läßt die starke Erweiterung des Urkundenbuchs sowie die wichtigen Abweichungen in der Datierung vieler Urkunden gegenüber dem Codex diplomaticus von Mohr deutlich erkennen. Die 9. Lieferung bietet im Vorwort der Kommissionspräsidenten und vor allem in der Einleitung der Bearbeiter den erwünschten Rechenschaftsbericht über die umfangreichen Vorarbeiten (benützte Archive, Urkundenwesen) und den Editionsplan, endlich auch ein leider zu umfangreiches Verzeichnis von Ergänzungen und Berichtigungen sowie auf 5 Tafeln eine Reihe von Schriftproben. Vom zweiten Band erschienen in den genannten Jahren immerhin 2 neue Lieferungen (4. und 5., 1234-1249). Eigentliche Entdeckungen von unbekanntem Urkunden sind natürlich für diesen Zeitraum nicht zu erwarten. Immerhin darf gesagt werden, daß unter den vielen aus dem Klosterarchiv Tirano stammenden Urkunden nicht wenige zum ersten Mal in vollem Wortlaut wiedergegeben werden. Sie beziehen sich vornehmlich auf die Kirche San Remigio bei Brusio und sind von besonderer Bedeutung für die Geschichte des Puschlavs und Veltlins. Ähnliches gilt von den aus dem Kloster Münster herangezogenen Urkunden. Einige sind aufschlußreich für die Geschichte der wenig bekannten Augustinerpropstei Silvaplana (vgl. No 745, 750). Wichtig für die Geschichte des Bistums Chur sind namentlich jene Stücke, die die Geschichte der Ermordung Bischofs Bertholds und die strittige Wahl Bischof Volkards beleuchten. In der Hauptsache sind sie bereits aus Bernoullis *Acta Pontificum Romanorum Helvetica* bekannt. Indessen darf doch betont werden, daß die Herstellung eines zuverlässigen Textes bei den meistens recht eigenartig stilisierten Urkunden italienischer Provenienz ansehnliche Arbeit und Umsicht erforderte. Gegenüber Mohrs Edition ergeben sich erfahrungsgemäß beinahe in jedem Fall Berichtigungen mehr oder weniger wichtiger Art. Für die mittelalterliche Überlieferungsgeschichte bietet ein schönes Beispiel jene Bulle Innozenz IV., durch welche die Rechte und Freiheiten der Abtei Marienberg bestätigt werden (No 864). Seit dem Erscheinen der 1. Lieferung sind nun beinahe 10 Jahre verflossen.

Die größten Schwierigkeiten sind wohl überwunden, sodaß ein rascherer Fortgang der Urkundenedition erwartet werden darf.

Das *Urkundenbuch der südlichen Teile des Kt. St. Gallens* steht immer noch beim 1. Band und wurde 1955-1956 um drei Lieferungen bereichert (5.-8. L.). Zeitlich reicht die Edition bis 1285, also fast um 4 Jahrzehnte über das Bündner Urkundenbuch hinaus. Mit diesem berührt es sich sehr nahe, sachlich wegen der engen Beziehungen des Bistums zum Kulturraum der Abtei Pfäfers, in der ganzen Anlage, weil der Bearbeiter, *Franz Perret*, an der Redaktion des Bündner Urkundenbuchs stark beteiligt war. Es liegt in der Natur der Sache, daß viele Urkunden einzig wegen der Nennung von Zeugen zu berücksichtigen waren und P. sich in diesen Fällen mit Regesten begnügen konnte. Das gilt namentlich von Graf Hugo v. Werdenberg, ähnlich von jenen Stücken, die in ihrem Geltungsbereich sich auf das gesamte Bistum beziehen (vgl. etwa No 752). Gelegentlich gelang es indessen P., durch systematische Auswertung von Klosterarchiven, ungedruckte und kaum beachtete Urkunden ausfindig zu machen. Hervorgehoben seien vor allem die beiden Urkunden Papst Alexander IV. betreffend die Verkündigung des Kreuzzuges gegen Ezzelino da Romano (459 f., vor 1256), die P. von einem Buchdeckel (Cod. XIV) des Stiftsarchivs Pfäfers in St. Gallen abzulösen vermochte, wie er denn aus dem Pfäferser Bestand auch sonst noch einige bemerkenswerte Nummern beizusteuern in der Lage war (vgl. etwa No 621, 625 f.). Aus dem Archiv der Gemeinde Misox stammt eine bisher unveröffentlichte Urkunde, die für die Geschichte der Freiherren von Sax und ihrer Beziehungen zu den Edeln della Torre von Mendrisio bedeutsam ist (vgl. No 735, s. dazu auch das Bündner Urkundenbuch). In manchen Fällen wird man es mindestens sehr begrüßen, daß der Stoff in systematischer Weise gesammelt vorliegt, aus z. T. entlegenen Veröffentlichungen. Hierfür mag als Beispiel die Geschichte der Übersiedelung der Schwestern von Schänis nach Aarau von 1270 in Erinnerung gerufen werden. Überhaupt sei ausdrücklich hervorgehoben, wie sehr in diesem Urkundenbuch der Bestand an Klosterurkunden hervorsteht. Auch eine so bescheidene Siedlung wie die der Schwestern in Wesen ist öfters vertreten; wir möchten etwa die Privilegienurkunde Bischof Heinrichs II. von Chur eigens nennen, weil sie für die Geschichte der Seelsorge recht bemerkenswert ist (vgl. No 592). — Mag in mancher Hinsicht der regionale Charakter dieses Urkundenbuchs auch stärker betont erscheinen, so ist es doch geeignet, nicht bloß auf die engere Heimatgeschichte anregend einzuwirken.

Das *Urkundenbuch von Stadt und Amt Zug* ist seit unserer letzten Besprechung in erfreulicher Weise gefördert worden. Die neuen Lieferungen 4-7 (S. 289-672) erschließen einen überaus vielfältigen Quellenstoff, der uns bis in das Jahr 1481 hineinführt. Gewiß, vieles ist vornehmlich mit der Orts- und Kantonsgeschichte verknüpft. Allein das heißt wahrlich nicht, daß dieses Quellenmaterial nicht auch allgemeine Beachtung beanspruchen dürfte, sofern der Forscher nicht von vornherein auf Auswertung historischer Vergleiche verzichten will, die schließlich besonders für die Rechts- und Kirchen-



geschichte fruchtbar bleiben. Über die Anlage dieses Urkundenbuchs brauchen wir uns nicht näher auszusprechen. Unverkennbar ist das Bestreben, auf möglichst knappem Raum möglichst viele Quellen, nicht allein Urkunden im strengen Sinn des Wortes, einzubeziehen, weshalb auch angesichts des berücksichtigten Zeitraumes Zuflucht zu oft ausführlichen Regesten genommen wird, ein Verfahren, das im Hinblick auf die Zweckbestimmung dieser Quellenpublikation durchaus gerechtfertigt ist. Unter diesem Gesichtspunkt sind lateinische Texte verhältnismäßig selten und sie begegnen uns auch nur bei wichtigeren Quellenstücken. Wir erwähnen etwa die überaus bemerkenswerte Urkunde über die Pflichten des Zuger Pfarrherrn (No 681, 31. Juli 1416, vgl. dazu No 702, 705, 800). Soweit es sich um bischöfliche Urkunden handelt, sind sie in den « Regesten der Bischöfe von Konstanz », allerdings zumeist in knapperer Form, berücksichtigt (vgl. No 725 : Aufnahme eines wegen der hussitischen Bewegung aus der Diözese Prag vertriebenen Zisterziensers in das Zuger Spital). Ungewöhnlich reich ist das Urkundenbuch an Urbarien, Zinsrödeln und Hofrechten, namentlich gilt das von den Rechten von Einsiedeln im Zuger Amt (vgl. auch den umfangreichen Kirchenrodel von Oberägeri, No 1118, S. 571-582). Wichtig für die Rechtsgeschichte Zugs ist namentlich das Stadt- und Amtbuch (758, 1431). Wenn wir verhältnismäßig wenig von der Stellung Zugs im sog. Alten Zürichkrieg erfahren, so umso mehr von den Auseinandersetzungen zwischen Amt und Stadt Zug (bes. bemerkenswert betr. Schreiber No 1052, betr. das Fähnlein No 1204). Nicht uninteressant sind auch die Urkunden, die sich auf die Zoll- und Straßenordnung beziehen. Wieviel aber bietet das Urkundenbuch für das Kirchenwesen ! Wir erkennen auch hier, wie sehr die Politik Sixtus IV. kirchliche Privilegien nach sich gezogen hat (vgl. No 1241 u. zahlr. Nummern bis 1268), während das Reich stark im Hintergrund bleibt (Bestätigung der Freiheiten Zugs durch Kaiser Sigmund (783 f.). Ein eigenartiges Stück bezieht sich auf einen Diebstahl von Kirchenzierden in Einsiedeln (No 899), wie denn Urfehden, Strafurteile überhaupt nicht selten begegnen. Aus allem ergibt sich ein überaus farbiges und recht belehrendes historisches Bild für ein an sich wenig umfangreiches Territorium. Man kann sich mit Recht an der gebotenen Leistung freuen und weiß den Bearbeitern aufrichtigen Dank.

*Manfred Krebs* setzt erfreulicherweise seine Veröffentlichung *Die Protokolle des Konstanzer Domkapitels* zielbewußt fort. Die 5. Lieferung reicht von Jan. 1510 bis Ende 1513 (*Beih. zur Zs. für die Gesch. des Oberrheins*, Bd. 104, 1956 ; 95 S.). Unter den gut 1000 Nummern finden sich, neben Nachrichten über Zins- und Zehntenrechte, auch dieses Mal aufschlußreiche Einträge, die nicht nur für die engere Geschichte des Kapitels Bedeutung besitzen. Wir meinen damit weniger die Organisation des Vertriebes des bekannten Jubiläumsablasses zugunsten des Turmbaus des Münsters, der große Mittel erheischte (vgl. bes. 4374, 4593, 4595, 4657) und die sog. Knörringerfehde, als vielmehr jene protokollarischen Vermerke, die außer personengeschichtlichen Notizen (4376 : Ulrich v. Hohensax und dessen Stiefsohn Domherr Wolfgang v. Hewen ; 3845, 4340, 4376 : Dr. Wendelin Fabri, O. P. ; 4038 : Peter Feer aus Luzern ; 3888 : Nikolaus v. Diesbach) sehr nützliche Auf-

zeichnungen für die Erkenntnis dieser oder jener Institutionen oder Bräuche enthalten. So denken wir z. B. an die Pflege der Musik an der Domschule. Da begegnen der « magister choralium » Joh. Seytz (3904, 3940), der « pedagogus choralium » Hans Taigli und sein Vorgänger Wolfgang (4386); Taigli prüft einen neuen Chorknaben aus Basel (wahrscheinlich einen St. Galler, vgl. 4437) und die Chorknaben sollen Tuch für rote Röcke, Hosen und Wams erhalten (4079, vgl. auch 4092). Wir hören vom « lutinista » Augustin in Diensten des Kaisers (4091), dem Bassisten Bartholomeus (4092), von der Wahl des Bischofs unter den Chorknaben (4093), der Entlassung mehrerer ungenügender Chorknaben (4437, dazu 4023), von der Bestellung des Organisten Hans Bucher auf Lebenszeit (4211, 4293; 4515 zu seiner Einbürgerung), von Verhandlungen mit dem Bassisten und Kantor Wolfgang Wenigel in München (4745), endlich auch von der Reparatur der Orgel (4719; zur Prädikatur und Dr. Macharius s. 3989, 4126, 4712).

Daß im Kapitel wenigstens Reformansätze vorlagen, belegen u. a. einzelne Verordnungen über den Gottesdienst (4429, 4479; dazu betr. das Fest Christi Himmelfahrt 3935). Sehr bedenkliche Klagen gegen den Weihbischof Balthasar Brennwald aus Walenstadt, einen Dominikaner, bringt Bischof Hugo dem Domkapitel vor, das Brennwald zur Resignation bewegen will (4793, 19. Okt. 1513). Bemerkenswert sind die Nachrichten über Primizen (3919, 3943, 4800). Unter den Primizianten befindet sich der Sohn des Bildhauers Heinrich Iselin (4142). Manches Eigenartige ist auch sonst bezeugt, so nächtliche Wache in der Kirche (4250), Seelsorge zur Nachtzeit (3952), Urlaub für Wallfahrten (3906). Der Begriff Induzien dürfte hier klargestellt sein (4309, 4500). Überflüssig zu sagen, daß die Protokolle auch über die politischen Beziehungen des Kapitels zu den eidgenössischen Orten dankenswerte Nachrichten bringen, so will das Kapitel in Rom den Angriff Zürichs und anderer Orte gegen die bischöfliche Judikatur abwehren (4519, vgl. bes. auch 3991, 4670).

Die Regesten der protokollarischen Einträge sind durchwegs möglichst knapp, aber doch klar. Bei wichtigen Texten ist der originale Wortlaut beibehalten und durch Kursivdruck gekennzeichnet. Wünscht jemand in einzelnen Fällen den ursprünglichen Text (vgl. etwa 4216 betr. Bau von Pfarrhäusern), kann er ihn dank der stets sorgfältigen Belege Ks. ohne weiteres feststellen lassen. Schon das bisher Gebotene erweist die Bedeutung der Protokolle auch für die schweizerische Kirchengeschichte. Möge es K., dem wir zu aufrichtigem Dank für die mühsame Arbeit verpflichtet sind, vergönnt sein, die Edition möglichst rasch zu fördern und durch entsprechende Register erst recht zu erschließen.

O. VASELLA.

Von der *Gesamtübersicht der Bestände des Generallandesarchivs Karlsruhe* (vgl. diese Zs. 1956, 204) ist kürzlich der zweite abschließende Teil erschienen (= *Veröffentlichungen der staatlichen Archivverwaltung Baden-Württemberg*, H. 2, S. 289-576, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1957). Er führt vorerst unter den Abteilungen 151-194 die Akten der verschiedenen Ämter auf. Ihr Inhalt wird in Stichworten, oft nach knapper Angabe der Daten zur Organisation



der Ämter, angedeutet, dazu die Zahl der Faszikel genannt. Ähnliches gilt für die Akten der Städte (195-228). Unnötig zu sagen, daß nicht wenige Abteilungen auch für die Kirchengeschichte der Schweiz wichtig sind, z. T. wegen der Besitzverhältnisse der Klöster und Stifte (vgl. 187: Akten Waldshut Amt). Die Beziehungen reichen nicht selten über den ortsgeschichtlichen Rahmen weit hinaus (vgl. etwa Freiburg 2630 Fasz., Konstanz 1660 Fasz., besonders reichhaltig auch Überlingen). Die umfangreiche Abteilung 229 bietet die Specialakten der kleineren Ämter und Städte und der Landgemeinden, in denen zahlreiche Beziehungen zur Schweiz auftauchen (vgl. S. 316 unter Albbruck: reichhaltige Akten über den Bergbau und die Eisenwerke. Heinrich Hurter u. Cons. in Schaffhausen, oder 319 unter Auggen: z. B. Stift Münster im Aargau; von den Stiften Rheinau und St. Gallen gar nicht zu reden). Diese Akten reichen zeitlich größtenteils noch in das Mittelalter zurück. Die übrigen Abteilungen 230-469 umfassen in der Hauptsache Akten betreffend die verschiedenen Zweige der Staatsverwaltung. Aus der Rubrik: Staatsministerium, Archivsache mag die Position Archivalienaus-tausch, u. a. auch mit der Schweiz erwähnt werden, dann jene der Kirchen-convente: Synoden, Vatikanisches Konzil (S. 423). — Das Register erschließt den Inhalt insofern in sehr nützlicher Weise, als auch die wichtigsten Sachbezeichnungen mitaufgenommen wurden, wo es gegeben war, unter Hinweis auf die Orte, vgl. etwa Altkatholiken, Auswanderung, hier freilich ohne Spezifizierung nach Ländern: Jesuiten, Kapuziner, Mennoniten, Wiedertäufer. Das Register zeigt an vielen Beispielen, daß selbst die Orts-geschichte der Schweiz aus den reichhaltigen Beständen Gewinn ziehen kann: vgl. Affoltern, Allschwil, Amriswil, Appenzell usw., und ähnliches gilt auch von der Personen- und Familiengeschichte, vgl. Beroldingen, v. Zweyer v. Evebach. So darf mit Grund noch einmal die allgemeine Bedeutung dieses Archivinventars unterstrichen und betont werden, wie sehr auch der schwei-zerische Historiker Archivdirektor M. Krebs für den raschen Abschluß dieser Publikation dankbar sein darf.

Einen dankenswerten Beitrag zur Lebensgeschichte Kardinal Schiners bietet *Pio Bondioli, Documenti inediti sul Cardinale Matteo Schiner* in der Gedenkschrift für den 1955 verstorbenen Präfekten des Vatikanischen Archivs, Msgr. Angelo Mercati (*Studi in Memoria di Mons. Angelo Mercati*, Milano, Dott. A. Giuffrè, 1956, 75-94). B. fand in den Missivenregistern der herzoglichen Kanzlei zu Mailand, die Büchi s. Zt. kaum recht zugänglich waren, eine Reihe von Aktenstücken aus den Jahren 1494-1523, die er ab-druckt. Dagegen muß sich B. für die Jahre 1552-59 mit der Wiedergabe der Rubriken der leider verlorenen Notariatsregister des Galeazzo Verga be-gnügen, die verschiedene Nachrichten über die Neffen Matthäus, Stefan und Peter Schiner und den Sohn Johann des Kardinals vermitteln. Der Wert der gebotenen Stücke bemißt sich nach der relativ spärlichen Quellenüberliefe-rung. Das Beste stellen jene Dokumente dar, welche die Intervention des mailändischen Herzogs Ludovico Moro zu Gunsten Nik. Schiners für die Übernahme der bischöflichen Regierung nach der Vertreibung Josts v. Silenen beleuchten (No 2-5). Die Briefe sind in der Einleitung Bs. gut kommentiert

(zu S. 86 : In Basel studierte nicht Peter, sondern Martin Schiner, vgl. Die Matrikel der Universität Basel, hrg. von Hs. G. Wackernagel, Basel 1951, 309).

Für die Kirchengeschichte der Schweiz ist keineswegs ohne Interesse *Die Matrikel der Deutschen Nation in Perugia (1579–1727)*, hrg. u. erläutert von Fritz Weigle (Bibliothek d. Deutschen Histor. Instituts in Rom, Bd. 21. Tübingen, Max Niemeyer, 1956, 201 S.). Ist auch der Anteil eigentlicher Schweizer am Universitätsstudium in Perugia nicht sehr erheblich, so begegnen doch nicht wenige Domherren von Basel, Konstanz und Chur, unter denen von Chur besonders Angehörige von Feldkircher Geschlechtern. Nicht wenige von ihnen erwarben den Doktorgrad in der Jurisprudenz. Als Zeugnisse besonders eigenartiger Beziehungen mögen die Immatrikulationen des Prämonstratensers Wolfhelm Mayer aus der Abtei Ursberg von 1637 als « parochus » der Schweizergarde in Rom (No 1210) und jene des Freiburgers Sulpicius Braliard von 1633 als Kaplan des Erzbischofs von Salzburg hervorgehoben werden. Braliard, 1635 zum Dr. iur. can. promoviert, war in der Folge Erzpriester in Villach (Kärnten). Vereinzelt begegnen auch schweizerische Militärs, so Plazidus Meyer, des Rates zu Luzern und Hauptmann der von Papst Clemens X. angeworbenen Schweizertruppen, und Joh. Leopold von Fleckenstein als dessen Bannerherr 1671 (No 1605-1606). Vermag auch das Register nicht in jeder Hinsicht zu befriedigen, wird man W. für die Edition, die im übrigen zuverlässig ist, doch aufrichtigen Dank wissen, zumal sie auch eine sehr nützliche Bibliographie der nicht immer leicht zugänglichen Literatur zur Geschichte der italienischen Universitäten bietet (vgl. unsere eingehendere Besprechung in der Schweiz. Zs. für Geschichte 1957).

O. VASELLA.

2. *Darstellungen.* Einen ganz ausgezeichneten, sorgfältig gegliederten und gut durchdachten Forschungsbericht zur Geschichte der Reformation und der kath. Reform verdanken wir Ernst W. Zeeden, *Zeitalter der europäischen Glaubenskämpfe, Gegenreformation und katholische Reform* (Saeculum VII, 1956, 321-68). Er umfaßt annähernd ein Jahrzehnt Forschung und Geschichtschreibung und vermittelt weit mehr als nur nackte Titel, wie es sonst noch zu oft geschieht (Periodisierung u. Terminologie, Quellen u. Gesamtdarstellungen, kath. Reform bis zum Tridentinum, kath. Reform in Mitteleuropa, protestantische Verhaltensweisen zum Katholizismus). Wenn Z. zeitlich weit zurückgreift, kann er mit Vorteil auch manche nachträgliche Diskussion einbeziehen oder auf besondere Kritiken hinweisen. Wie nützlich ist z. B. die Übersicht über den Stand der Veröffentlichungen in den stark verzweigten « Monumenta Historica Societatis Jesu » oder der hervorragenden Publikationsreihe des « Concilium Tridentinum ». Wer sich über die entschiedene, wenn auch stets ruhige und sachliche Urteilsweise Zs. Rechenschaft geben will, lese einmal S. 329 f. seine Würdigung von Hans v. Schuberts, Grundzüge der Kirchengeschichte (1950<sup>11</sup>). Immer ist Z. bemüht, die Kernfrage klar herauszustellen, weshalb sein Bericht lebendig und anregend wirkt. Zu besonderem Dank verpflichtet sind wir Z. für die verständnisvolle Würdigung der schweizerischen Forschung (349-354).

O. V.

*P. Alban Stöckli* verfocht in seiner Schrift *Walther von der Vogelweide — ein Schweizer* (2. Aufl. Basel 1953) die These, der berühmte Minnesänger stamme aus dem Hof Füglistal (ehemalige Obervogtei Birmenstorf, Kt. Zürich). Bundesrichter *Paul Corrodi* griff diese Behauptung in einem gleichnamigen Artikel im Zürcher Taschenbuch 1956, S. 8-50 an : nach seiner Ansicht war Füglistal nie ein ritterliches Lehen, sondern ein steuer-, zins- und zehntenpflichtiger Bauernhof, dessen Inhaber jeglichen Adelsprivilegs, insbesondere der Steuerfreiheit und Siegelmäßigkeit, entbehrten ; daher könne Walther von der Vogelweide nicht aus Füglistal stammen. *P. Alban Stöckli* widerspricht nun *Corrodis* These in seiner Broschüre *Ritter Walther von Füglistal — genannt von der Vogelweide* (Wohlen, K. Meyer, 1956. 24 S.). Nach ihm war Füglistal doch ein Ritteransitz. Er verweist auf die adelige Abstammung *Johanns von Füglistals* und auf die Verwandtschaft zwischen dem Wappen derer von Füglistal und jenem *Walthers*.

HELLMUT GUTZWILLER.

*Paul Lachat, Seelsorge und Kapelle bei den Siechen zu Burgdorf* (SA. aus *Burgdorfer Jahrbuch* 1957, 119-148), gestaltet mit Umsicht und innerer Liebe ein ansprechendes Bild von den wechselvollen Schicksalen der bescheidenen Leprosenkapelle bis in die neueste Zeit. Für das Mittelalter sind leider nur spärliche Nachrichten auf uns gekommen, vom Eintrag betr. den Bau und die Weihe von 1446 abgesehen (S. 124 f. : dankenswertes Verzeichnis der Kapläne). Dagegen vermag L. für die spätere Zeit wertvolle baugeschichtliche Aufzeichnungen beizubringen, auch über die seelsorgliche Betreuung durch den Lateinschulmeister und dann den Provisor, der gleichzeitig die Pfarrkirche von Heimiswil versah. Die Kapelle wurde 1955 von Grund auf pietätvoll erneuert.

*W. H. Ruoff, Die Herkunft des Wiener Buchdruckers Michael Zimmermann* (S. A. aus dem Schweizer Familienforscher 1956. 16 S.), ist für die Kirchengeschichte insofern von Belang, als R. auf Grund von Erbprozeßakten des Staatsarchivs Zürich die Herkunft *Zs.* aus Zürich sicherstellt, während er bisher als Augsburger galt. *Z.*, 1553 auch Bürger von Wien, brachte als hervorragender Drucker u. a. 1554 den ersten Druck des berühmten Katechismus von *Petrus Canisius* in lateinischer Sprache, 1556 dessen erste deutsche Übersetzung heraus sowie u. a. religiöse Schriften, die grundlegende Dogmatik « *Confessio catholicae fidei christiana* » (nicht *christanae*, wie bei R.) des Kardinals *Stanislaus Hosius*. R. gelingt es, wesentlich Neues auch zur Familie beizubringen. Für die Berufswahl *Zs.* bedeutsam waren die verwandtschaftlichen Beziehungen zu *Christoph Froschauer*, dem bekannten Zürcher Buchdrucker. Ob *Z.* katholisch wurde, ist unsicher ; unbekannt sind auch die näheren Umstände seiner Übersiedlung nach Wien und seines raschen beruflichen Aufstiegs.

Die aufschlußreiche Studie *Emil Tscherrigs, Bartholomäus Supersaxo 1638-1640 und Adrian III. von Riedmatten 1640-1646*. Reformtätigkeit des Nuntius *Farnese* (= Bl. aus der Walliser Gesch. Bd. XII, 1 und 2, 1954-1955, VI-164 S.)

zeigt in überzeugender Weise, mit welchen inneren Schwierigkeiten die Reformbewegung im Wallis zu kämpfen hatte. Die Tätigkeit auch dieser beiden Bischöfe steht zu sehr im Schatten des erbittert geführten Kampfes der Kirche mit der weltlichen Obrigkeit um die landesherrlichen Rechte des Bischofs. Leider gelang auch Adrian III. kein Kompromiß, nicht zuletzt weil Rom widerstand. Adrian III., der bei seiner Wahl notgedrungen in den Verzicht auf die sog. Carolina eingewilligt hatte, mußte ihn wieder rückgängig machen, wollte er überhaupt von Rom bestätigt werden. Dabei war er eine ganz andere Erscheinung als sein Vorgänger, der kaum zur Regierung gelangte und von Rom nicht bestätigt wurde, sicher auch aus Mißtrauen, da sein Vater sich 1585 ausdrücklich als Neugläubiger bekannt hatte.

Bereits mit 30 Jahren zum Bischof gewählt, erwarb sich Adrian III., in Zusammenarbeit mit Nuntius Hier. Farnese, der als erster Nuntius das Bistum seit 16 Jahren wieder visitierte (Juli 1642), ansehnliche Verdienste um die katholische Reform. Wie sehr jedoch manche Reformmaßnahme vom Streit um die « Carolina » überschattet wurde, zeigt der ausführlicher erörterte Konflikt zwischen der Stadt Sitten und dem Domkapitel um die Besetzungsrechte der Pfarrei Sitten (75-115). Er konnte nicht überwunden werden, zum Teil wegen des hartnäckigen Widerstandes des Kapitels und, merkwürdig genug, wegen der gegensätzlichen Stellungnahme der Nuntien Farnese und Gavotti. Die Arbeit ist sachlich geschrieben, quellenmäßig gut fundiert, von einer eher anspruchslosen Form, nicht immer glücklich gegliedert, vermittelt aber eine Fülle wertvoller Einblicke in die damaligen kirchlichen Verhältnisse des Landes (bischöfliche Hoheitsrechte 39, bischöfl. Haushalt 41 f., Herkunft des Klerus 60, 63 — von 30 Pfarreien sind etwa zwei Drittel landesfremde — statistische Angaben über Kommunizierende 61, Predigten in deutscher und französischer Sprache in Sitten 82, Großes Gebet 131, Verehrung Karls d. Gr. 133 u. a. m.).

O. VASELLA.

Zum 350. Todestag Melchior Lussys widmet das Kollegium Stans dem großen Unterwaldner Staatsmann ein Sonderheft (*Stanser Student*, Jg. 13, 1956, S. 89-152). Der durch seine Abhandlung « Die Gründung der Schweizer Kapuzinerprovinz » bekannte P. Rainald Fischer, O. F. M. Cap., arbeitet in seinem Artikel « Melchior Lussy und die Kapuziner » Lussys Verdienste um die Durchführung der Tridentiner Beschlüsse und um die Errichtung der Nuntiatur in Luzern, vor allem aber um die Aufnahme und die dauernde Niederlassung der Kapuziner in der Innerschweiz heraus. Es folgt eine Beschreibung des « Groß Bätti », jenes einzigartigen Rosenkranzes Lussys, von P. Albert Räss, O. P., mit zahlreichen, für die religiöse Volkskunde wertvollen Einzelheiten. Der Originaltext des Ritterdiploms vom Heiligen Grab, ein Verzeichnis der Urkunden zum Leben Lussys und ein Abschnitt aus seinem « Reißbuch gen Hierusalem » (erschienen 1590 in Freiburg i. Ue.) beschließen das in seiner Ausstattung und nicht zuletzt durch die gut ausgewählten Bilder gediegene Sonderheft, das dem großen Nidwaldner wie auch dem Kollegium St. Fidelis in Stans alle Ehre macht.

HELLMUT GUTZWILLER.



Man kennt die Bedeutung der neuerdings wieder stärker in die Diskussion gerückten Persönlichkeit des « Schöpfers » des Kt. St. Gallen, Karl Müller-Friedberg. Lebhafterem Interesse dürfte daher die ausgezeichnet illustrierte, manche familiengeschichtliche Zusammenhänge beleuchtende Studie *Karl Schönenbergers, Karl Müller-Friedberg und seine Familie* (15 S., S. A. aus dem « Toggenburger Heimat-Jahrbuch » 1957) begegnen. Den Aufstieg des aus Näfels stammenden Geschlechtes begründete eigentlich erst der Vater des späteren Landammanns, Franz Jos. Müller, dessen erste Gemahlin die Tochter des französischen Feldmarschalls Carl Leontius Bachmann war. Dadurch war die Versippung mit zahlreichen führenden Geschlechtern der inneren Schweiz gegeben. Auf die an sich interessante Verzweigung der Familie in ausländische Geschlechter können wir nicht näher eingehen. Vielmehr müssen wir uns mit einem Hinweis auf den ins Kloster St. Gallen eingetretenen Bruder des Landammanns Josef Maria (P. Heinrich) begnügen. Er spielte nämlich auch nach der Aufhebung des Stifts St. Gallen eine offenbar nicht geringe kirchenpolitische Rolle.

Erfreulicherweise bietet *Paul Oberholzer, Hundert Jahre « St. Galler Volksblatt »* (94 S., Buchdr. Oberholzer, Uznach 1956) in Buchform einen Sonderabzug der entsprechenden Jubiläumsnummer der Zeitung vom 2. Jan. 1956, ein Verfahren, das man auch anderen Verlegern für Gedenknummern ihrer Zeitungen empfehlen möchte. Das besonders in der Politik St. Gallens zeitweise recht einflußreiche Organ verdankte sein Entstehen der Vorherrschaft der Liberalen in den drei Bezirken Sargans, Gaster und See, die bereits 1857 dank des neuen Organs eine konservative Mehrheit erbrachten. O. bietet für die Folgezeit im Spiegel des Volksblattes instruktive, sachlich gehaltene Streiflichter auf den, wie man weiß, stets bewegten Verlauf der St. Galler Politik, in der die Kirchenpolitik eine so erhebliche Rolle spielte (vgl. dazu namentlich S. 19 ff. den Abschnitt über das Volksblatt als kantonales Organ u. S. 79 ff. über zwei Preßprozesse, die sich mit dem Kompromiß von 1861 und dem Streit über die Kirchenordnung von 1866 verknüpften). Die neuere Entwicklung wurde mit der Verfassung von 1890 eingeleitet. Dokumentarischen Wert dürfen die gut gewählten Ausschnitte zu wichtigen politischen und anderen Ereignissen aus älteren Jahrgängen beanspruchen. Unnötig zu sagen, daß die knappen Lebensbilder von Verlegern, Redaktoren und Mitarbeitern, darunter auch Stiftsbibl. Müllers, dem Ganzen eine menschlich anziehende Note verleihen.

O. VASELLA.